

Chapitre 4

L'ESPACE

Lieux, distances et bulles



Avec le rapport de l'Homme à son espace, nous abordons à nouveau, dans ce chapitre, un champ très étendu, à la croisée de l'anthropologie, de la psychologie, de la sociologie, de l'architecture, de l'aménagement du territoire ou encore de la géographie. Cette question est relativement peu abordée, cependant, dans la littérature concernant le management interculturel, comme si elle n'avait que peu d'influence sur les relations professionnelles internationales. Or l'espace est un marqueur culturel très fort, aussi bien d'identité que de pouvoir.

Marqueur d'identité culturelle tout d'abord, dans la mesure où, constate Henri Raymond, « il n'y a pas un espace, comme on le croit généralement, mais des milliers, autant que de sociétés humaines, car il n'y a pas eu de société sans qu'elle produise, façonne, délimite son espace¹ ». Dans son *Anthropologie de l'espace*, Marion Segaud observe qu'il existe d'ailleurs une analogie entre les manières de nommer l'espace et les personnes. Elle donne l'exemple de la langue japonaise, où « c'est la place dans une hiérarchie sociale, dans la parentèle, dans ou hors de la maison qui servent pour désigner un individu² ».

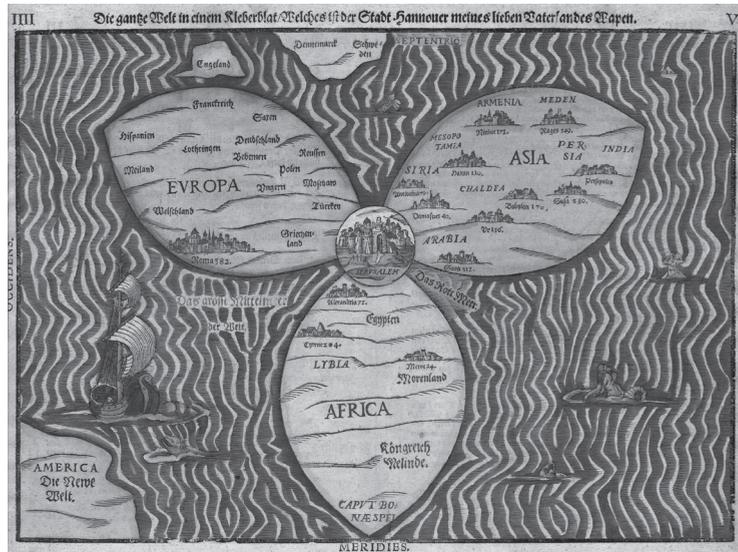
L'espace est également un marqueur de pouvoir, comme en témoignent les conflits territoriaux, les déchirements entre espace-nation et espace-culture, la relégation de minorités dans des espaces marginaux, etc.

Ces deux caractéristiques – l'identité et le pouvoir – se retrouvent chacune dans les manières d'appréhender la notion d'espace que nous aurons à traiter tout au long de ce chapitre.

S'il est un phénomène, quasiment universel, qui révèle clairement ce double enjeu d'identité et de pouvoir dans la manière dont l'espace est appréhendé, c'est bien l'imaginaire de chaque société sur la position de sa ville-capitale. Tout au long de l'Histoire et d'un continent à l'autre, elles ne sont pas rares ces villes qui se sont représentées comme « le centre du monde » : Cuzco, capitale de l'Empire inca, signifie « nombril » ; la Mexico précolombienne (Tenochtitlan), la Rome antique, ou encore Beijing, capitale de l'« Empire du Milieu » se considéraient chacune ainsi ; les Égyptiens continuent à dire que Le Caire est « la mère du monde » (*Oum al dounia*) ; la Mecque, selon la religion musulmane, est le lieu où Dieu a implanté la matière de la Kaaba au centre du chaos puis organisé tout autour le reste de l'univers... Autant de villes qui, à un moment donné de l'Histoire, se pensaient au centre, non seulement de leur empire mais de la planète entière. On pourrait donner de nombreux autres exemples de ce phénomène, de Manhattan à Jérusalem en passant par le Londres du XIX^e siècle, la Séville du Siècle d'or (le XVI^e) ou le Paris du XVII^e...

1. Cité dans Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, 2008.

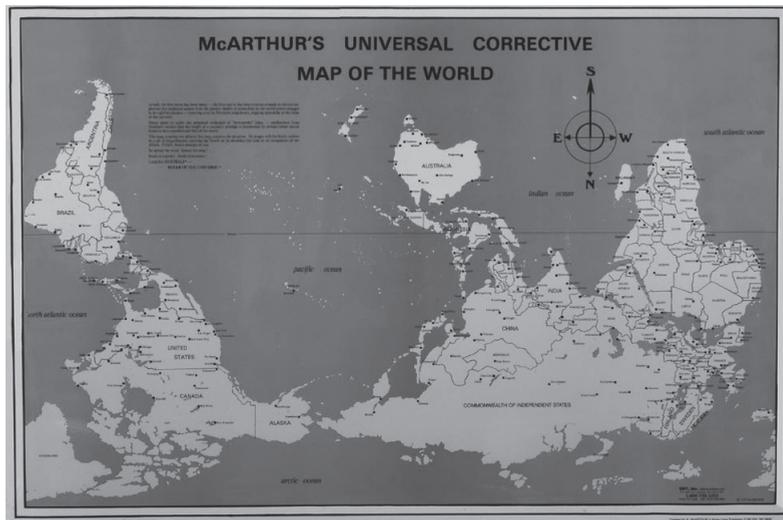
2. Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace...*, op. cit.



http://en.wikipedia.org/wiki/File:1581_Bunting_clover_leaf_map.jpg

Carte du monde stylisé en forme de feuille de trèfle (les trois continents classiques : l'Europe, l'Asie, l'Afrique), avec Jérusalem au centre et l'indication supplémentaire de la Grande-Bretagne, de la Scandinavie et de l'Amérique ("le Nouveau Monde"). Oeuvre de Heinrich Bünting, dans *Die eigentliche und warhafftige gestalt der Erden und des Meers*, imprimé à Magdebourg en 1581.

La variété des planisphères anciens mais aussi actuels illustre cette tendance immémoriale à se croire au centre du monde. Si nous, Européens, avons pris l'habitude de voir l'Europe au centre des planisphères, les Américains et les Chinois procèdent de même avec leurs propres pays. En Australie, on trouve couramment des planisphères « inversés », plaçant l'Australie en première ligne, et non point comme un pays « du Sud ».



© Stuart McArthur, 1979

Planisphère australien : carte du monde corrigée.

Comme l'observe d'ailleurs Michel Foucher, «les cartes sont d'abord mentales, cognitives, images colorées de nos représentations et de nos projections. On ne voit les autres qu'à travers soi [...]. L'image de soi, de l'être collectif, national, précède le regard porté sur les autres³».

L'une des analyses les plus riches des déterminants du rapport à l'espace peut être trouvée dans les travaux d'Edward T. Hall, et dans l'approche de la «proxémie» qu'il a introduite en 1966⁴. Cette notion vise à analyser «l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique». Selon Hall, les structures proxémiques aboutissent à la fois «à consolider le groupe et à isoler des autres en renforçant simultanément l'identité à l'intérieur du groupe, d'une part, et en rendant plus difficile la communication entre les groupes, d'autre part».

Hall distingue deux grandes dimensions de l'espace, à savoir les «espaces à organisation fixe et semi-fixe» qui concernent l'espace que l'homme construit autour de lui, et les espaces «informels» qui se rapportent à l'espace que l'homme maintient entre lui et les autres :

– *les espaces «à organisation fixe»* que sont le territoire, l'habitat, l'urbanisme, l'aménagement spatial. *L'espace semi-fixe*, désigne quant à lui, les arrangements internes de l'espace fixe, l'espace que nous aménageons, en accentuant ou en diminuant le cloisonnement entre les personnes. Ces arrangements peuvent se concrétiser, par exemple, par la mobilité des cloisons au Japon, qui permet aux habitants de rester dans le même espace alors que les activités changent – manger, dormir, converser... Ils peuvent concerner également la mobilité des chaises dans une pièce en Chine, où un invité ne doit pas, nous dit Hall, déplacer sa chaise à moins qu'il n'y soit convié par son hôte: le faire, explique-t-il, «équivaldrait pour nous à déplacer un paravent ou même une cloison dans une maison étrangère».

– *les espaces «informels»* sont, selon E. T. Hall, «les distances que nous observons dans nos contacts avec autrui»: intimes, personnelles, sociales, publiques, elles échappent généralement au champ de la conscience.

Nous nous attacherons ici à ces deux dimensions du rapport de l'homme à l'espace. Sur chacune de ces dimensions, notons d'ailleurs que les enjeux de traduction sont importants. La manière d'appréhender l'espace bâti dans lequel nous vivons varie très largement. Par exemple, en arabe, la notion d'«espace» peut aussi bien renvoyer au terme *al-makân* – le «lieu» – qu'à *al-fada'* – «l'étendue d'un terrain». Mais Thierry Paquot estime que ces termes sont vagues: «L'expression "espace public" n'existe pas plus [dans la langue arabe]

3. Michel Foucher, *La Bataille des cartes. Analyse critique des visions du monde*, Paris, François Bourin Éditeur, 2011.

4. Edward T. Hall, *La Dimension cachée...*, op. cit.

que ce qu'elle est censée représenter [...]. Les espaces publics sont définis par la négative, leur absence se fait relative, en "creux" des propriétés privées⁵. » Les mots désignant l'espace intime, la distance entre soi et les autres sont également très spécifiques aux différentes représentations culturelles de l'espace. On le verra par exemple dans l'abondance des mots et des concepts de la langue japonaise sur les espaces internes ou externes, ouverts ou fermés.

INTERROGER LES REPRÉSENTATIONS ET LES PRATIQUES

Quelles représentations et quelles croyances sous-tendent la conception de l'espace? Quelles pratiques en découlent? Comme suggéré plus haut, nous distinguerons dans nos observations ce qui concerne d'un côté l'environnement dans lequel nous vivons et, de l'autre, la distance entre soi et les autres.

L'espace comme environnement dans lequel nous vivons

QUESTION 29. QUELLES SONT LES REPRÉSENTATIONS DU TERRITOIRE, DES FRONTIÈRES ET DE LA MOBILITÉ ?

À chacun sa vision du territoire: strictement délimité pour les populations sédentaires, à géométrie variable pour les diasporas ou symbolique pour les nomades chez lesquels, selon G. Verbunt, « le rapport à une terre se borne à des lieux sacrés, des lieux de rencontre, des tombeaux, qui sont plutôt des jalons sur une route que des lieux possédés à l'exclusion des autres⁶ ».

Ce que traduisent ces différentes visions du territoire, c'est avant tout l'importance, soulignée par Gilbert Bonnemaïson, de « l'espace vécu » dans la manière dont chaque culture appréhende son territoire: cet « "espace mouvement" formé par la somme des lieux et trajets qui sont usuels à un groupe ou à un individu, espace de reconnaissance et de familiarité lié à la vie quotidienne [...], à un statut et à un comportement social⁷ ». Cet espace vécu, pratiqué, ressenti, est bien différent pour un nomade du Sahel et pour un insulaire. Chez beaucoup de peuples nomades, la dualité est frappante entre un attachement à des lieux spécifiques (religieux, funéraires, symboliques) et un détachement à l'égard de territoires, qui sont quant à eux, de taille variable, se jouant des limites, si importantes pour les insulaires.

5. Thierry Paquot, *L'Espace public*, Paris, La Découverte, 2009.

6. Gilles Verbunt, *La Société interculturelle. Vivre la diversité humaine*, Paris, Seuil, 2001.

7. Gilbert Bonnemaïson, « Voyage autour du territoire », *L'Espace géographique*, n° 4, 1981.

Le nomade et l'insulaire

« Le nomade saharien n'a pour frontières que les limites de sa raison, sa sagesse et son savoir ancestral. L'horizon flottant, la marée de dunes, le sable crissant sous la dent, irritant, insolent, ne sont que le mirage séduisant mais dangereux d'une liberté absolue. Ici, le désert règne en maître [...]. Il avance, résolument, et fragilise chaque jour un peu plus la vie, plus frêle qu'une feuille d'acacia sous une rafale de vent. Le nomade a su s'adapter, se courber plutôt devant l'immensité austère et fascinante du Sahara. Il connaît les tempêtes de sable, les oueds en crue et la géographie des étoiles. Le nomade a gardé sa fierté mais perdu toute arrogance. Il est humble, patient, soumis aux cycles de la vie et du temps. [...]

L'insulaire caribéen, lui, n'a nécessairement pas le même rapport à l'espace. Il sait que son territoire s'achève là où l'eau commence. La mer qui isole et marque une frontière ferme, non négociable. Un isolement qui donne l'illusion d'être au cœur du monde. Dans ces îles, l'Homme est roi. Il conquiert les plaines, peuple les mornes et la côte, laissant à chaque génération un espace vital plus étriqué. »

Une étudiante de Sciences Po, de retour du Sahel et d'Haïti, 2010

Ce qui ressort de cette distinction, c'est la place centrale de la mobilité dans la conception de l'espace des uns et des autres. De fait, par leurs modes de vie, les Touaregs et les Tsiganes, pour ne donner que ces deux exemples, sont de moins en moins nomades et de plus en plus sédentaires (sous le double effet des pressions extérieures et d'un changement de représentation de la mobilité dès lors qu'elle n'offre plus aucun avantage), faisant largement évoluer leurs propres représentations de l'espace. Notons de plus que la sédentarité n'est pas l'apanage de l'Occident en général; des habitudes de transhumance printemps-été au Canada (où est célébrée tous les ans une journée nationale du déménagement) aux pratiques états-unienne de déplacement de *mobil homes* en fonction de l'évolution des lieux de travail, on constate outre-Atlantique une conception de la mobilité beaucoup plus sereine qu'en France où l'obligation de changer de lieu de travail par suite de délocalisations ou de reclassement (qui n'est certes pas un problème simple) est souvent vécue comme un drame. « L'espace vécu » varie donc en fonction des cultures de plus ou moins forte mobilité.

Il se décline aussi de manière plus individuelle: des études sur les « cartes mentales » ont montré qu'en France, la représentation de l'espace vécu dépend notamment du niveau d'études et de revenus, et qu'il diminue notablement avec l'âge et les maladies, avec un rétrécissement progressif du territoire au quartier ou au village et à ses commerces de base. De ce point de vue, l'expérience des personnes accueillies dans les centres franciliens de Médecins du Monde est éloquent.

Distances infranchissables

Constats sur la mobilité des personnes accueillies dans les centres d'accueil, de soins et d'orientation (CASO) de Médecins du Monde :

« Les personnes immigrées accueillies dans nos centres ont les plus grandes difficultés face au déplacement et à la notion de distance. Facilement désorientées en région parisienne, incapables de lire une carte, de demander leur chemin pour des problèmes de langue, incapables de couvrir le coût des déplacements, fréquemment tenaillées par la peur d'être arrêtées en route, elles sont perdues dès lors qu'il faut se déplacer dans des espaces inconnus. Les femmes roms viennent toujours à trois ou quatre, même pour la consultation d'une seule d'entre elles, parce qu'elles ont peur de se perdre. Ce qui nous paraît d'une simplicité élémentaire est très compliqué en fait, pour beaucoup de nos patients. Il y a aussi des distances infranchissables. [...] Un garçon malien de 16 ans a débarqué au CASO de Saint-Denis, après avoir tellement usé son énergie qu'aller de Saint-Denis à Paris pour la soupe populaire, c'était au-dessus de ses forces. [...] Le rapport à la distance est également lié à l'idée du connu et de l'inconnu : on a l'impression que des Roms envisagent parfois plus facilement d'aller se faire soigner en Roumanie, à 3 000 km d'ici, qu'à trois stations de métro en région parisienne. »

Témoignages d'accueillantes dans les CASO, 2013.

QUESTION 30. QUELLES SONT LES CONCEPTIONS CULTURELLES DE L'AMÉNAGEMENT SPATIAL URBAIN ET RURAL ?

Si la manière dont les hommes aménagent l'espace qui les entoure est révélatrice de leur rapport à l'identité et à la culture, elle l'est aussi et surtout de leur système d'organisation sociale et politique.

Hall pointe ainsi la différence entre deux systèmes d'organisation de l'espace très répandus dans les sociétés modernes : le système « radioconcentrique » observé par exemple en France ou en Espagne, et celui de « l'échiquier » provenant d'Asie Mineure, mais courant aujourd'hui aussi en Grande-Bretagne. Cette distinction nous met d'ailleurs sur la piste des différences entre une organisation politique radioconcentrique (jacobine) et une organisation décentralisée. Un livre ayant connu un fort retentissement à sa sortie en 1947⁸ dénonçait déjà une (non-) politique française d'aménagement du territoire liée à une conception fortement centralisatrice du pouvoir. Dans d'autres pays en revanche, on a pu parler de sociétés du réseau et « d'espaces réticulés » qui se distinguent d'une simple vision concentrique de l'espace et du système d'échiquier anglo-saxon. Gilbert Bonnemaïson donne l'exemple des îles du Vanuatu, où « chacun des lieux qui se succèdent sur la route est l'égal des autres. Si l'un des chaînons saute, ou

8. Jean-François Gravier, *Paris et le désert français*, Paris, Flammarion, 1947.

si l'un des lieux meurt, la route se brise. Les routes mélanésiennes convergent vers des carrefours où elles se nouent à d'autres, mais elles remontent aussi vers les lieux de fondation qui sont leur commencement [...]. À la différence du lieu central qui fait converger vers lui le reste de la structure, le lieu de fondation rejette vers l'extérieur les forces qui sourdent en lui⁹».

Espaces réticulés et importance des « lieux de fondation », voilà qui rappelle aussi l'organisation des villes japonaises, dans lesquelles seuls les carrefours et les intersections ont des noms, mais pas les rues, et où (casse-tête pour le visiteur et même pour les chauffeurs de taxi), les maisons sont numérotées par ordre d'ancienneté, selon la date de leur construction !

L'organisation d'un territoire autour d'une série de « centres » et de périphéries peut elle-même être, en partie, mise en question dans certaines sociétés. Si les campagnes de beaucoup de pays d'Afrique sont généralement organisées autour de villages et des fonctions qu'ils représentent (commerce, palabre, lieux décisionnels collectifs), d'autres régions africaines, comme c'est le cas en Éthiopie, sont en effet marquées par la relative absence de villages et un habitat très dispersé que l'on peut interpréter comme l'héritage d'un système féodal fondé sur le servage. Dans tous les cas, l'organisation spatiale est si solidement liée à une histoire et à une culture que les tentatives de restructurations se soldent généralement par des échecs. Il en est ainsi de la politique de « villagisation » (regroupement plus ou moins autoritaire dans des villages dotés de tous les équipements supposés nécessaires) que le pouvoir éthiopien du temps du dictateur Mengistu Hailé Mariam ou que le pouvoir tanzanien du temps de Julius Nyerere ont essayé de réaliser.

QUESTION 31. QUELS SONT LES REPÈRES D'ORIENTATION DANS NOS CULTURES RESPECTIVES ?

« La course du soleil, la position des astres, mais aussi le mouvement des courants (fluviaux et/ou maritimes), le vent dominant et plus tard l'aiguille aimantée [...] ont favorisé la construction par les hommes, de directions qui organisent leur rapport à l'espace », nous rappelle Marion Segaud¹⁰. Or cette construction s'est opérée de manière différenciée suivant les cultures. Si les quatre points cardinaux, par exemple, forment pour nous un système incontournable de repérage dans l'espace, il n'en va pas de même de certaines cultures traditionnelles (chinoises, extrême-orientales, amérindiennes) où le centre (ou le milieu) constitue un cinquième point cardinal.

9. Gilbert Bonnemaïson, « Voyage autour du territoire... », art. cit.

10. Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace...*, op. cit.

Un sixième et un septième (le ciel et la terre) viennent compléter le dispositif chez les populations autochtones d'Amérique. L'aval et l'amont, la mer et la montagne peuvent constituer ailleurs (Pacifique, Bali) d'autres points de repère de base.

Notons au passage que si les repères d'orientation varient d'une culture à l'autre, l'importance accordée à cet enjeu de « l'orientation » est elle aussi très variable. Les sociétés asiatiques, par exemple, sont très marquées par la géomancie, dont la fonction est l'harmonisation de l'espace bâti et du paysage, mais qui est aussi, selon Alain Delissen, une forme d'harmonisation avec la nature, « qui vaut pour l'espace humain (orientations, échelles, formes, territoires) et pour le temps humain (cycles cosmiques, saisons, présence des morts, histoire sociale)¹¹ ». La plus connue des formes de géomancie est le feng shui, art chinois ancestral d'origine taoïste. Littéralement « le vent et l'eau », le feng shui a pour objet d'utiliser les énergies dégagées par les orientations et les lieux pour améliorer le bien-être et la prospérité de ceux qui l'occupent, et aussi pour déterminer les positions respectives de l'espace des vivants et de l'espace des morts. Son influence en Chine et en Asie du Sud-Est, notamment au Vietnam ou à Singapour, est considérable.

Dans les sociétés traditionnelles nomades, ces « sociétés mobiles » du Sahel, de Mongolie ou d'ailleurs, la question de l'orientation est omniprésente dans l'aménagement de l'espace individuel : « Non seulement elle préside à l'implantation de l'unité résidentielle (le campement), mais aussi à celle de la tente qui est régie par des règles strictes. À l'intérieur de celles-ci, objets et personnes sont également placés dans des directions déterminées¹². »

QUESTION 32. EXISTE-T-IL DES DIFFÉRENCES CULTURELLES DANS LES MANIÈRES DE DESSINER L'ESPACE ?

Un autre aspect de différenciation entre les représentations d'un environnement spatial est celui de sa représentation graphique, autrement dit la manière de dessiner l'espace.

Des études ont montré que certains de nos réflexes picturaux comme la représentation d'une perspective, de l'horizontalité, de la verticalité, de l'étendue, n'ont pas de correspondance dans les cultures traditionnelles. Le lien entre vision du monde et manière de dessiner l'espace apparaît par exemple dans l'art pictural inuit. Les Inuits ont une représentation graphique du monde quasi radiographique. Ils mettent à plat sur un dessin tous les éléments dont ils

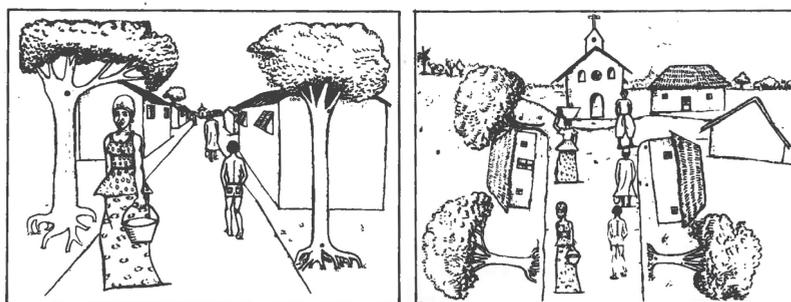
11. Cité par Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace...*, op. cit.

12. *Ibid.*

savent qu'ils sont présents dans leur environnement, y compris, par exemple, les phoques qui circulent sous la couche de glace.

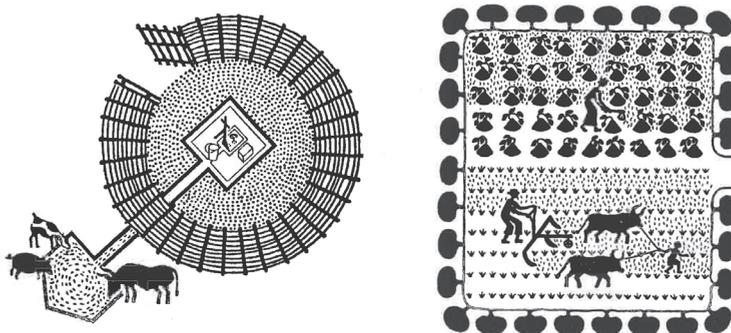
Dans un livre fascinant, un professeur d'arts graphiques de l'École des beaux-arts d'Abidjan, Francine Levy-Ranvoisy montre que les images de type photographique ou fondées sur nos notions de perspective et de tracés curvilignes ne parlent absolument pas aux villageois non alphabétisés d'Afrique de l'Ouest. En se fondant sur l'iconographie ivoirienne baoulée, égyptienne antique, ragamala (Inde), etc., mais aussi sur les dessins populaires actuels, l'auteure propose (après l'avoir expérimenté avec succès) une forme moderne de représentation graphique des espaces paysans. Dans cette technique dite de « perspective orthogonale », les objets sont notamment rabattus perpendiculairement sur les côtés des espaces, et représentés en plan, comme dépliés et posés sur le sol. « Le caractère d'orthogonalité observé, écrit-elle, peut être considéré comme une application d'un ordre naturel des choses: la position verticale de l'homme debout, la position horizontale des choses mortes ou tombées et des masses inertes comme l'eau¹³ », ce qui explique le fait que l'on retrouve ce type de représentation dans tant de cultures.

Par exemple, les paysans interrogés par l'auteure disent ne pas comprendre le premier dessin censé représenter leur village suivant la perspective classique, mais fort bien le deuxième, où les éléments sont soit verticaux, soit étalés sur le sol.



13. Francine Levy-Ranvoisy, *Manuel de dessin pour communiquer avec une population non alphabétisée : la perspective orthogonale*, Karthala-ACCT, 1987.

Autres exemples : le dessin de gauche (ci-dessous) en perspective orthogonale, bien compris des paysans ivoiriens, représentant une pompe villageoise aménagée d'une clôture et d'une évacuation des eaux usées avec abreuvoir, alors que le dessin de droite montre un champ d'ignames et de riz entouré d'arbres représentés étalés sur le sol.



QUESTION 33. LE PETIT ET LE VASTE, LE VIDE ET LE PLEIN, LE PROCHE ET LE LOINTAIN... QUELLES SONT LES DIFFÉRENCES DE REPRÉSENTATIONS DE CES NOTIONS ?

En Asie, observe Gilles Verbunt, « le vide n'est pas ressenti comme une absence, mais comme ce qui met en valeur ce qui l'entoure. La peinture et les dessins manifestent des espaces vides que des artistes occidentaux auraient eu hâte de remplir ». Il y a dans le vide, tel qu'il est pensé dans la culture nippone, un espace qui n'est pas chaos. Le vide est au contraire un des éléments admis et respecté d'un ordre plus global. Mishima n'écrivait-il pas : « Les parois irisées d'une bulle forment la bulle au même titre que le vide qu'elle contient¹⁴ » ?

Quant aux notions de « proche » et de « lointain », elles sont elles aussi très relatives, notamment du fait de l'aune à laquelle la distance est appréciée. Dans nos cultures, elles sont directement liées à une distance mesurable en mètres ou en kilomètres tandis que, dans beaucoup d'autres, elles sont appréciées en termes de temps de déplacement :

14. <http://nippongo.free.fr/gaudin.html>

Heures de marche

« En Éthiopie, l'appréciation du "proche" et du "lointain" en termes d'espace dépend de la valeur que l'on affecte au temps, de l'état des routes et des chemins, de l'absence ou non de véhicules, de la disponibilité en ânes et en dromadaires pour porter les charges... Tel campement, dans la vallée des Afars, est-il "loin" du lieu où je pose la question ? Non, trois petites heures de marche : tout près ! Tel marché, dans les montagnes du Wolaita est-il loin du hameau où je me trouve ? Pas du tout, puisqu'il faut moins d'une demi-journée de marche pour l'atteindre. En l'absence de routes et de véhicules, la journée, de toute manière, est consacrée à cela, au marché hebdomadaire, un repère culturel et social qui se joue des distances. Rien de tel pour un professionnel de la coopération, à mon sens, que de se passer de temps en temps de véhicule pour prendre le temps de marcher avec les paysans, de parcourir les kilomètres d'un sentier qui ondule dans la montagne avec sa file d'ânes, d'enfants, de femmes surchargées, pour prendre mieux la mesure du rapport temps-espace dans un univers dont les temporalités sont bien différentes des siennes. »

Un ancien coopérant en Éthiopie.

L'espace comme distance entre soi et les autres

QUESTION 34. QUELS ESPACES, QUELLES « BULLES » CRÉONS-NOUS ENTRE NOUS ET LES AUTRES ?

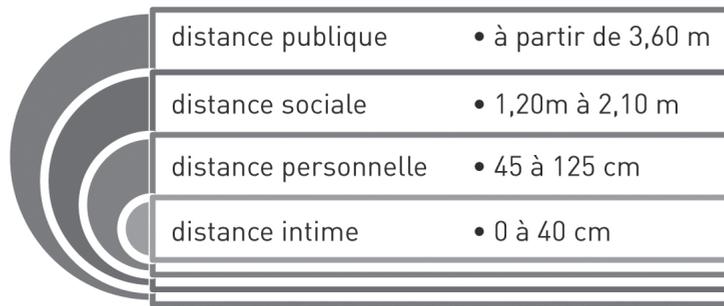
Quels sont les espaces que les hommes créent entre eux pour protéger leur intimité ? Nous ne sommes plus ici dans le registre de l'organisation consciente d'un espace physique, mais dans celui, plus psychologique, de ce qui met nos interlocuteurs à l'aise ou mal à l'aise, en termes de distance, dans leur contact avec nous.

Comme le précise Verbunt, « chaque personne, pour chaque situation de sa vie, se protège de l'intrusion des autres par l'existence imaginaire d'une bulle autour de son corps. L'entrée d'un autre dans cette bulle est ressentie par elle comme un acte agressif. Elle juge l'autre comme envahissant, encombrant, et s'efforce, en reculant, de rétablir la bonne distance avec son interlocuteur. La bonne distance est une notion élastique. Dans les sociétés où les contacts physiques entre personnes sont fréquents (habituellement dès la naissance), cette distance est plus réduite que chez les peuples où l'on ne veut surtout pas gêner les autres¹⁵ ».

15. Gilles Verbunt, *La Société interculturelle...*, op. cit.

Dans *La Dimension cachée*¹⁶, Edward T. Hall a cherché à définir différents types de « distances critiques » en fonction du type de relations et d'interlocuteurs impliqués. Il distingue quatre catégories assorties chacune d'une version « proche » et d'une autre « éloignée » (et d'un nombre de centimètres ou de mètres que d'aucuns pourront trouver un peu trop précis).

Les espaces dans la proxémie d'Edward T. Hall



distance publique	• à partir de 3,60 m
distance sociale	• 1,20m à 2,10 m
distance personnelle	• 45 à 125 cm
distance intime	• 0 à 40 cm

La *distance intime* est celle de l'odeur, du toucher, des mains jointes, celle où le visage de l'autre est si proche qu'il en paraît déformé. Hall insiste beaucoup sur les différences culturelles de perception de ce type de proximité dans les transports en commun, les places publiques, les ascenseurs bondés. Il observe par exemple la répugnance des Américains à se trouver dans ce type de situation alors que, selon lui, elle est jugée naturelle dans le monde arabe. On pourrait évoquer aussi cette expérience que beaucoup d'entre nous ont faite en s'entassant dans un taxi-brousse en Afrique de l'Ouest, dans un *jeepney* aux Philippines ou dans un train de banlieue à Mumbai, et de constater en quoi nos réticences à la proximité ne semblent pas partagées par les autres passagers. Hall rappelle d'ailleurs que la notion d'entassement (*crowding*), péjorative en Europe ou aux États-Unis, ne pose pas de problèmes dans beaucoup d'autres pays, notamment au Japon. Corinne Lesnes, pour sa part, fait le lien entre la question du « *hug* » américain, la « bise » et l'espace vital: « Les Américains sont perturbés par la bise, qu'ils trouvent à la limite de l'indécence [...]. Les Français ne comprennent rien au *hug*, cette embrassade qui rapproche les corps d'une manière qui leur paraît souvent familière, pour ne pas dire déplacée. Les incompréhensions participent d'une différence culturelle plus vaste, sur l'espace vital nécessaire à chacun. [...] Pour les relations éloignées, un demi-*hug* suffit (on passe un seul

16. Edward T. Hall, *La Dimension cachée...*, op. cit.

bras autour de l'autre). [...] À l'opposé, le *bear hug*, le plus chaleureux, glouton (c'est l'accolade "de l'ours"). [...] Pour les Américains, le *hug* est un moment privilégié. En refermant l'espace qui sépare de l'autre, on réduit la place des malentendus et des désaccords¹⁷. »

La *distance personnelle* implique quant à elle un premier niveau d'éloignement, vis-à-vis de notre interlocuteur, à travers la création d'une bulle protectrice que chacun crée (ou ne crée pas) autour de lui. La distance de relation reste proche, et correspond à une situation de bonne entente, de complicité et de dialogue fluide entre les individus. Il est malvenu, raconte un ingénieur français travaillant dans une entreprise de téléphonie basée à Helsinki, de s'approcher à moins de 50 cm d'un Finlandais... En Thaïlande, témoigne Bruno Philip, « faire le *wai*, le salut paumes jointes à hauteur de visage, est un geste respectueux, mais il permet aussi d'éviter le contact physique dans une société à la fois pudibonde et tolérante¹⁸ ».

La *distance sociale* implique un niveau d'éloignement plus important. Il s'agit généralement d'une distance davantage appropriée à une relation professionnelle ou commerciale, distance à travers laquelle chacun se sent en sécurité et peut communiquer tout en maîtrisant ses émotions. Cette distance peut être très différente en fonction des cultures. Dans le cadre professionnel, Hall relève ainsi la sensibilité des Allemands aux attitudes qu'ils ressentent comme des intrusions, et leur souci de préserver leur sphère privée, leur espace vital. Pour les Tchèques, la garantie d'un espace privé au bureau est très importante selon Yves-Frédéric Livian et Hana Machkova, qui évoquent « la difficulté qu'ont certains Tchèques à s'habituer à des bureaux à espace décroisé, symboles d'une communication très ouverte et permanente, sans possibilité de s'isoler¹⁹ ».

Hall note d'ailleurs à quel point, dans les bureaux, la question de fermer ou non les portes est source de frictions au sein des équipes multiculturelles : les Allemands l'exigent, pour protéger la pièce et en préserver l'intégrité ; les Américains estiment au contraire qu'une porte ouverte est signe de disponibilité aux autres, et ne s'enferment que lorsqu'ils ont vraiment besoin d'être seuls ; quant à l'Anglais, dont Hall constate de manière peut-être un peu datée qu'il n'a jamais eu une pièce à lui, « il n'a pas appris à utiliser l'espace pour se protéger des autres. Il dispose d'un ensemble de barrières intérieures, de nature psychique, que les autres sont censés reconnaître quand il les fait fonctionner. Ainsi, plus l'Anglais se barricade en présence d'un Américain, plus grand est le risque que celui fasse irruption pour

17. Corinne Lesnes in Cécile Boutelet et al., *Le Tour du monde de la politesse*, Paris, Denoël/Le Monde, 2012.

18. Bruno Philip, in Cécile Boutelet et al., *Le Tour du monde de la politesse...*, op. cit.

19. Yves-Frédéric Livian et Hana Machkova in E. Davel, J.-P. Dupuis et J.-F. Chanlat (dir.), *Gestion en contexte interculturel...*, op. cit.

s'assurer que tout va bien²⁰». Quant aux ressortissants du monde arabe, toujours selon Hall, « ils ne sont pas gênés d'être entourés par la foule, mais détestent être cernés par des murs. Ils sont beaucoup plus sensibles que nous à l'impression d'entassement dans les espaces intérieurs²¹ ».

La *distance publique*, enfin, dépasse le cercle où l'individu est directement concerné. Dans le mode proche (3,60 à 7,50 mètres), elle lui permet de fuir si nécessaire et l'oblige à élever la voix. Dans son mode lointain (au-delà de 7,50 mètres), elle correspond à la distance que maintiennent autour d'eux les leaders politiques ou les personnages importants.

QUESTION 35. QUELLE EST LA PLACE POUR L'INTIMITÉ DANS NOTRE HABITAT ?

114

L'importance accordée aux espaces d'intimité dans les lieux de vie n'est pas uniquement une question de condition sociale, elle est aussi une ligne de différenciation forte entre les cultures. Ceci est souvent lié aux manières de vivre, qui incitent ou n'incitent pas à « mettre en commun » l'espace. En Inde par exemple, selon Abhijit Karkun *et al.*, la vie « privée » est un concept très relatif. « Le fait de vivre souvent au sein d'une famille élargie (avec les parents, les enfants, les grands-parents et parfois les oncles et les tantes), dans les milieux les plus traditionnels, fait que tout le monde est au courant de tout. De plus, la promiscuité des logements ne favorise pas l'isolement de l'individu. La notion de partage est de ce fait très importante, et des expatriés racontent que certains de leurs collègues indiens n'hésitent pas à rentrer dans leur bureau pour leur demander quelque chose, ou se servent directement dans leur paquet de cigarettes, par exemple²². »

On retrouve cette vision bien spécifique de l'intimité et de l'espace personnel dans le modèle d'habitat japonais dont l'une des caractéristiques – la finesse des cloisons et l'isolement très superficiel des pièces – met en question l'existence d'une possible intimité (*privacy*). Hall note d'ailleurs que ce terme de *privacy* n'existe pas en tant que tel dans la langue japonaise.

20. Edward T. Hall, *La Dimension cachée...*, *op. cit.*

21. *Ibid.*

22. A. Karkun, N. Belhoste et B. Fernandez, in E. Davel, J.-P. Dupuis et J.-F. Chanlat (dir.), *Gestion en contexte interculturel...*, *op. cit.*

PRENDRE EN COMPTE LES DIFFÉRENCES

QUESTION 36. COMMENT PRENDRE EN COMPTE LA DIVERSITÉ DES RÈGLES D'ORIENTATION ET DES REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE ?

Les règles et rites relatifs à l'orientation, notamment la géomancie en Asie, relèvent pour certains d'entre nous du pur exotisme alors que leur influence dans la vie professionnelle est quasi quotidienne. Il n'est pas rare de voir des entreprises de bâtiment et travaux publics consulter des prêtres taoïstes pour déterminer l'emplacement adéquat d'un aéroport ou d'une voie de circulation, et ceci ne concerne pas que les entreprises d'origine asiatique. Hesna Cailliau rapporte par exemple comment la société Danone s'est vue dans l'obligation de changer l'orientation de ses fours à biscuits dans une usine en Chine après inspection d'un maître du feng shui²³. Elle rapporte également les mésaventures de l'hôtel Hyatt de Singapour qui, ne parvenant pas, il y a quelques années, à remplir ses chambres, consulta des géomanciens, fit changer l'angle d'ouverture de l'entrée principale, et retrouva la prospérité! À quoi l'on peut ajouter le cas de la ville de Hong Kong, où un bâtiment de la banque HSBC fut construit sur pilotis à la demande des maîtres de feng shui et où l'on aménagea un trou immense dans un immeuble pour permettre au dragon vivant dans les collines d'aller boire à la baie²⁴... De fait, toutes ces données sont prises de plus en plus en compte dans les entreprises multinationales présentes en Asie, que leurs managers croient ou ne croient pas à la réalité des effets de la géomancie sur la productivité.

Dans le domaine de la coopération au développement, après des décennies de diffusion de dessins pédagogiques représentant l'espace à la manière occidentale, des efforts importants sont faits pour adapter le matériel à des niveaux de lisibilité pertinents pour les populations (exemple de l'adoption de perspectives aplaties par certaines ONG, pour reprendre le cas exposé plus haut).

Notons également le développement des outils de « *participatory mapping* » (cartographie participative) et de « planification spatiale participative », développées par de nombreuses ONG (telles que Action contre la Faim, en France) mais aussi directement par certaines communautés locales. Ces outils visent à permettre aux populations locales de dessiner elles-mêmes une représentation de leur environnement et de son évolution, en amont de certains projets

23. Hesna Cailliau, *L'Esprit des religions...*, op. cit.

24. Témoignage d'un voyageur.

d'aménagement ou de développement agricole²⁵. Ces cartes sont des outils visuels souvent très utiles pour communiquer le savoir local et adopter une vision commune du territoire avec les communautés locales. En dehors du fait que ces outils représentent des instruments politiques et stratégiques importants (facteurs de renforcement des communautés locales et d'évolution de la gouvernance locale), ils sont aussi très représentatifs des différentes visions d'un même territoire.

Pour autant, ils se révèlent souvent difficiles à mettre en place. Certains soulignent même l'usage inapproprié qui peut être fait de la cartographie au regard des appréhensions de l'espace par certaines communautés locales : « Les populations autochtones, pastorales et forestières ne considèrent pas les cartes comme un moyen traditionnel de représenter et communiquer des informations liées à la terre. R. T. Rundstrom note que "les systèmes occidentaux et européens de collecte et d'utilisation des données géographiques sont, par de nombreux aspects, incompatibles avec les systèmes équivalents développés par les peuples autochtones [...]". Avant de s'engager, une communauté doit être consciente qu'une carte peut représenter leurs connaissances foncières de façon parfois imparfaite²⁶. » Par ailleurs, plusieurs enjeux interculturels spécifiques sont à garder en tête dans la réalisation de ce type d'exercice : celui d'une possible différence entre les représentations respectives des hommes et des femmes dans la création de la cartographie (si les hommes et les femmes étaient séparés, y aurait-il des différences sur les cartes?), ou encore celui d'une dimension sacrée ou sensible de certains lieux ou de certains points de la carte (la communauté peut-elle tout partager? Certaines informations spatiales sont-elles détenues et protégées par certains acteurs?).

QUESTION 37. COMMENT TROUVER DES COMPROMIS DANS L'AMÉNAGEMENT DES ESPACES DE TRAVAIL, DANS LES ÉQUIPES MULTICULTURELLES ?

Les distinctions très fortes observées par Hall et bien d'autres entre cultures américaine, allemande, anglaise, française en matière d'aménagement des espaces de travail (une porte doit-elle être ouverte ou fermée, un collaborateur peut-il entrer librement dans l'espace de travail d'un autre, doit-on toujours garder les mêmes places dans une réunion, etc.) sont aujourd'hui fortement laminées par la mobilité de cadres qui finissent par décrypter les usages et

25. Une série d'expériences intéressantes dans ce domaine sont présentées dans une étude préparée pour le Fonds international de développement agricole (FIDA), *Cartographie participative et bonnes pratiques*, 2009.

26. *Ibid.*

trouver des compromis. Ceux-ci sont d'autant plus aisés que l'on fait l'effort de s'interroger sur les sources profondes des règles du jeu, et de s'expliquer sur le sens des codes: fermer la porte de son bureau, est-ce forcément un signe de défiance ou de goût du secret? Rentrer dans le bureau d'un autre, est-ce nécessairement un signe d'indiscrétion ou de curiosité mal placée? Un *open space* ou des cloisons vitrées sont-ils des moyens de surveillance ou une modalité de travail collectif? La coexistence de plusieurs têtes de pont dans des lieux géographiques divers pour une même multinationale est aussi un facteur d'harmonisation progressive des modes d'aménagements d'espaces de travail. C'est l'expérience qu'a faite EADS à Paris pour ses directions de la stratégie et du marketing, à Munich pour les directions des finances et de la communication, à Amsterdam, lieu neutre, pour le siège social.

Pour aller plus loin

sur le rapport à l'espace

Ouvrages

- › Agier (Michel), *Esquisse d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2010
- › Bonnemaison (Gilbert), *Géographie culturelle*, cours à la Sorbonne 1994-1997, texte établi par Maud Lasseur et Christel Thibault, CTHS, 2004
- › Choay (Françoise), *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006
- › Foucher (Michel), *La Bataille des cartes. Analyse critique des visions du monde*, Paris, François Bourin Éditeur, 2011
- › Hall (Edward T.), *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 1984 pour la traduction française (1^{re} édition en anglais, New York, Doubleday, 1966)
- › Levy-Ranvoisy (Françoise), *Manuel de dessin pour communiquer avec une population non alphabétisée: la perspective orthogonale*, Karthala-ACCT, 1987
- › Paquot (Thierry), *L'Espace public*, Paris, La Découverte, 2009
- › Segaud (Marion), *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, 2008

Liens

- › Article « Territoire » sur wikipedia : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Territoire>
-

